

Reservoir Dogs
Tarentino en technicolor
Reservoir Dogs, États-Unis 1992, 99 min.

Olivier Bourque

Number 261, July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1906ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourque, O. (2009). Review of [Reservoir Dogs : Tarentino en technicolor / *Reservoir Dogs*, États-Unis 1992, 99 min.] *Séquences*, (261), 32–32.

Reservoir Dogs Tarantino en technicolor

Premier film de Quentin Tarantino, **Reservoir Dogs** n'a pas eu le succès escompté à sa sortie après avoir cartonné lors de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1992. Mais le temps fait bien les choses. Après le succès de **Pulp Fiction**, les spectateurs ont découvert la « coolitude » et l'originalité du premier essai du réalisateur américain au point d'en faire une œuvre culte. Séquences l'a revisité.

OLIVIER BOURQUE

À la première image... que dis-je, au premier son, Tarantino est tout là. Dès la première ligne du scénario de **Reservoir Dogs**, on nage en pleine théorie pop sur la signification de « Like a Virgin », le tout commenté par d'improbables voleurs dans un café de Los Angeles. Quelques minutes après, c'est un autre truand qui entreprend une longue tirade sur le pourboire, cet élément de conformité sociale... Impossible d'être ailleurs que dans la tête du réalisateur américain, un monde peuplé de gangsters philosophiques, de tueurs éthiques, de vengeurs qui se lavent les mains avant de passer à l'acte ou récitent des prières.

Tarantino préfère déjà l'émotion de l'expérience extrême, celle qui se révèle à la pointe d'un revolver, celle qui arrive lors d'une vengeance ou d'une trahison.

Sorti en 1992, **Reservoir Dogs**, premier opus de Tarantino, fourmille déjà de toutes ses lubies. Chez lui, les méchants sont gentils, les gentils sont méchants... mais ceux-ci peuvent être cruels aussi. Il s'amuse donc à brouiller les pistes, à briser les idées reçues. Dans son cinéma, un malfrat peut aussi bien défendre la veuve et l'orphelin quelques minutes avant de braquer une banque. Rien n'est noir, rien n'est blanc. Dans **Reservoir Dogs** — comme dans les autres films du réalisateur —, tout est affaire de couleurs.

Et c'est surtout vrai dans son premier film. On suit donc les tribulations de Mister White (Harvey Keitel) et de Mister Orange (Tim Roth), blessé lors d'un hold-up qui tourne mal. Les deux voleurs vont se planquer dans un entrepôt, lieu de rencontre des petits truands. Puis, se joignent Mister Pink — le toujours inquiétant Steve Buscemi — et Mister Blonde (Michael Madsen), le plus cruel de la bande. MM. Blue (Edward Bunker) et Brown (Quentin Tarantino) sont déjà morts lors de l'opération ratée. Au moyen de flashes-back et d'ellipses, Tarantino fait comme à son habitude et joue dans l'espace-temps afin de tisser la toile dans laquelle sont pris ses personnages. La violence est esthétisée, les cadavres s'empilent, les masques tombent au fil d'une intrigue verbeuse et inégale.

Comme il le fera dans **Pulp Fiction** ou **Kill Bill**, Tarantino joue sur tous les niveaux. Réalisateur hyperactif, son territoire, ses influences n'ont pas d'horizon. Il ne peut faire un film de genre sans y ajouter sa touche *geek*, sans changer les codes ou se jouer de nos habitudes. Sur le chemin de la création, il emprunte partout dans la culture pop américaine (Madonna ou McDonald), se fait DJ alors qu'il récupère de vieux hits des années 70 — « Little Green Bag », « Coconut » ou « Magic Carpet Ride ». Il grappille aussi chez Ringo Lam (**City on Fire**) ou chez le Godard de **Bande à part**.



Avec **Reservoir Dogs**, Tarantino va entrer de plain-pied dans le cinéma américain et mondial

Encore plus tarantinesque, il lance cette mode dans laquelle les personnages racontent des histoires loufoques pendant plusieurs minutes. Pour le réalisateur, rien n'a d'égal que le réalisme d'un bon récit, même s'il doit s'étaler. Nombre de films vont copier le style — voir Guy Ritchie — sans atteindre l'intensité ou l'absurdité de l'ensemble mis de l'avant par Tarantino.

Dans ce premier essai fort concluant, le réalisateur laisse également entrevoir ses œuvres à venir. Très peu porté sur un message fort (il ne dénonce rien, ni ne juge ses protagonistes, ce qui laisse parfois les critiques sur leur appétit), Tarantino préfère déjà l'émotion de l'expérience extrême, celle qui se révèle à la pointe d'un revolver, celle qui arrive lors d'une vengeance ou d'une trahison. En ce sens, le réalisateur américain est un fantastique observateur des réactions, des gestes instinctifs qui nous caractérisent.

Avec **Reservoir Dogs**, Tarantino va entrer de plain-pied dans le cinéma américain et mondial. Mais c'est avec **Pulp Fiction** que viendra la consécration et elle arrive de l'autre côté de l'Atlantique avec une Palme d'or acquise lors du Festival de Cannes de 1994. Avec du recul, il n'est pas étonnant que l'Hexagone ait craqué pour lui, probablement le plus européen des metteurs en scène américains. Nul autre n'a le chic de mélanger les genres et les cultures. Tarantino est finalement un pur produit de la mondialisation. ⑤

■ États-Unis 1992, 99 min. — Réal. : Quentin Tarantino — Scén. : Quentin Tarantino, Roger Avary. — Images : Andrzej Sekula — Mont. : Sally Menke — Cost. : Betsy Heimann — Dir. Art. : Sandy Reynolds-Wasco — Int. : Harvey Keitel (Mr. White - Larry Dimmick), Tim Roth (Mr. Orange - Freddy Newandyke), Michael Madsen (Mr. Blonde - Vic Vega), Chris Penn (Nice Guy Eddie Cabot), Steve Buscemi (Mr. Pink), Lawrence Tierney (Joe Cabot) — Prod. : Lawrence Bender — Dist. : Miramax Films.